

SE COMPRENDRE

N° 09/10 - Décembre 2009

En dialogue avec Mohamed Talbi

M. Borrmans

Le père Maurice Borrmans (Père Blanc) a vécu vingt ans en Algérie et en Tunisie et a enseigné, pendant longtemps, le droit musulman et l'histoire des relations islamo-chrétiennes au Pontificio istituto di studi arabi e d'islamistica (PISAI) de Rome. Directeur de la revue trilingue « Islamochristiana » de 1975 à 2004, il a participé à de nombreux colloques islamo-chrétiens en diverses capitales de la Méditerranée. Il a publié, entre autres ouvrages, « Statut personnel et famille au Maghreb de 1940 à nos jours » (1977), « Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans » (1981), « Jésus-Christ et les musulmans d'aujourd'hui » (1996, 2005), « Dialogue islamo-chrétien à temps et contretemps » (2002), « Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, témoin du Coran et de l'Évangile » (2004). « Prophètes du dialogue islamo-chrétien Louis Massignon — Jean-Mohammed Abd-el-Jalil — Louis Gardet — Georges C. Anawati » (2009) et termine « Louis Gardet (1904-1986) » qui sortira en 2010.

L'analyse qu'il donne ici d'un ouvrage de Mohamed Talbi nous montre que le dialogue n'évite pas l'expression courageuse de désaccords profonds quand il y en a.

Le Professeur Mohamed Talbi, né à Tunis le 16 septembre 1921, n'est pas un étranger pour les lecteurs de *Se Comprendre*. Tous y ont lu, de lui, une approche personnelle de *L'Islam et le monde moderne* (15.11.60), des « réflexions sur un thème d'actualité », *Islam et dialogue* (17.03.72), une présentation originale de *L'homme dans le Coran* (25.11.70), un témoignage saisissant sur *Une expérience musulmane de la prière* (09.09.76), une analyse pertinente sur *Islam et Occident au-delà des affrontements, des ambiguïtés et des complexes* (10.11.82) et une pensée impartiale sur *Le Christianisme vu par l'Islam* (26.04.86).

Historien de renommée internationale, on lui doit une étude exhaustive sur *L'Emirat Aghlabide, 184-296/800-909, Histoire politique de la Tunisie* du IX^{ème} siècle. Il a été longtemps doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Tunis, directeur des *Cahiers de Tunisie* et président du Comité Culturel National (en 1993, « j'ai viré et on m'a viré » !). Ses publications scientifiques sont bien connues des milieux universitaires. Dès 1964, il a collaboré aux efforts du Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux (appelé, en ses débuts, Secrétariat pour les Non Chrétiens). C'est à ce titre qu'il fut consulté lors de la nouvelle rédaction des *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans* (Paris, Cerf, 1981), livre dont il fit une recension élogieuse dans la revue du Pontificio Istituto di Studi Arabi e d'Islamistica (PISAI) de Rome, *Islamochristiana*, 7 (1981) 261-262. Membre du comité de rédaction de cette revue, il y a publié *Une communauté de*

communautés (Le droit à la différence et les voies de l'harmonie), 4 (1978) 11-25, le texte arabe de *Islam et dialogue*, 4 (1978) 1-26, *Foi d'Abraham et foi islamique*, 5 (1979) 1-5, *Islam et Occident au-delà des affrontements, des ambiguïtés et des complexes*, 7 (1981) 57-77, *La foi d'Abraham : le sens d'un non-sacrifice*, 8 (1982) 1-11, *La vie en communauté (Le point de vue d'un musulman)*, 10 (1984) 85-90, *Religious Liberty : A Muslim Perspective*, 11 (1985) 99-113, *Liberté religieuse et transmission de la foi*, 12 (1986) 27-47, et *Les réactions non catholiques à la Déclaration de Vatican II « Dignitatis humanae » : point de vue musulman*, 17 (1991) 15-20.

Longtemps homme de dialogue, il devait encore en donner la preuve à Tunis, le 27 février 1996, devant les professeurs et les étudiants de la Faculté de théologie de l'Université Ezzitouna : après y avoir démontré que le Coran invite au dialogue, il m'introduisit auprès de l'assistance à laquelle je pus décrire, en arabe, « quelles sont les dimensions culturelles et spirituelles du dialogue islamo-chrétien » (22 (1996) 1-10). La pensée de Mohamed Talbi s'est exprimée sur tous ces sujets en de nombreux ouvrages ou articles où beaucoup ont pu constater peu à peu une évolution de plus en plus critique envers le dialogue pratiqué par les chrétiens et la culture développée par l'Occident, en même temps qu'il dénonçait les méfaits du recours salafiste à la *Shari'a* et refusait les apports jugés passéistes des représentants de la Sunna. Il suffit, pour ce faire, de lire ce qu'il a publié à ce sujet, tant en français qu'en arabe : (avec Maurice Bucaille) *Réflexions sur le Coran* (1989), (avec Olivier Clément) *Un respect têtue* (1989), *'Iyâl Allâh (La famille de Dieu. Pensées nouvelles sur la relation du musulman avec lui-même et avec les autres)* (1992), *Ummat al-wasat (La communauté du milieu. L'Islam et les défis de la modernité)* (1996), *Plaidoyer pour un islam moderne* (1998), (avec Gwendoline Jarczyk) *Penseur libre en Islam (Un intellectuel musulman dans la Tunisie de Ben Ali)* (2002), et *L'Universalité du Coran* (2002).

Or voici que son dernier livre semble confirmer chez lui ce choix d'un fondamentalisme coranique qui lui est très personnel: bien que cette évolution ne soit pas inattendue, elle n'en pose pas moins bien des questions à ceux qui s'interrogent sur l'avenir du dialogue islamo-chrétien.

Pour que mon cœur soit serein (Li-yatma'inna qalbî)

En effet, le Professeur Md Talbi a publié, en octobre 2007, à Cérès Editions, Tunis, et aux Editions Le Fennec, Maroc, un livre qui semble résumer sa pensée, *Li-yatma'inna qalbî (Pour que mon cœur soit serein)*, et qui n'a pas fini de défrayer la chronique ! Ce titre est le souhait que se fait Abraham, selon le Coran (2, 260), et que Md Talbi fait sien pour mieux affirmer sa foi en Dieu, car c'est l'exercice du doute qui y mène. Publié en arabe, ce livre reprend de nombreux articles publiés par lui en diverses revues, plus spécialement dans l'hebdomadaire francophone *Jeune Afrique*. Nous en traduirons directement les titres et passages essentiels, tout en renvoyant à certains termes arabes quand cela est nécessaire. Etant un *Premier Tome*, il a, pour sous-titre, « Le problème de la foi, les défis de la désislamisation et du christianisme de Sa Sainteté le Pape Benoît XVI : D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Vers où allons-nous ? ».

Désislamisation (le terme est ainsi utilisé par lui quand il s'exprime en français) a pour correspondant arabe *insilâkhlâmiyya*, néologisme composé d'*insilâkh* (se desquamer, changer de peau, en parlant du serpent) et d'*islâm*, si bien qu'il s'agit de la doctrine de ceux qui se dépouillent de leur *islâm* tout en faisant « semblant d'être musulmans ». Introduit pas la *basmala* usuelle et la *tasliya* en faveur du Prophète de l'Islâm, le livre est dédié à Ibn Khaldûn « héraut de la modernité », à l'occasion du 6^{ème} centenaire de sa mort. Reprenant un dire de Socrate, Md Talbi déclare : « Je ne sais pas, je réfléchis pour savoir et pour que mon cœur soit serein. C'est selon la guidance d'Allah que je me laisse guider ». Il avoue que ce livre a valeur de testament (*wasiyya*) et qu'il y pensait déjà alors qu'adolescent, il se rendait, par la rue du 4^{ème} zouave, au Collège 'Alawiyya qu'il fréquentait alors. « Dieu est au cœur de tout homme, au moins à titre de question » : c'est ainsi qu'il introduit son livre, renvoyant au verset coranique du « pacte primordial » : « Et quand ton Seigneur prit, des Fils d'Adam, - de leurs dos, - leurs descendants, et qu'il les fit témoigner sur eux-mêmes : 'Ne suis-je pas votre Seigneur ?' – Eux de dire : 'Mais oui, nous témoignons !' » (7, 172).

Une déclaration d'intention est alors proposée (pp. 9-13), qui a pour titre : « La quête de la vérité, c'est l'essence même et le but de la modernité ». Il y affirme sa totale adhésion au Coran, son

respect des « autres » (« A vous votre religion, à moi ma religion », 109, 6) et sa fidélité à Muhammad, « le prophète universel » : s'il entend critiquer la pensée des autres, il ne veut nullement attenter à leur personne. Liberté totale de pensée et d'expression, adhésion indéfectible aux « droits de l'homme » et fidélité intransigeante au message coranique, sans pour autant « harceler » les autres, comme le font les missions chrétiennes et leurs « convertisseurs » (*qallâbûn*). Qui veut quitter l'Islâm est libre d'y renoncer, en toute clarté : ce qui est intolérable, c'est d'être un hypocrite (*munâfiq*) et de « muer » son propre *islâm* en musulman « désislamisé ».

Ibn Khaldoun

Un chapitre est alors consacré à *Ibn Khaldûn, héraut de la raison et de la modernité* (pp. 15-27), où abondent, dans la deuxième partie, les citations de ce penseur tunisien du XIV^{ème} siècle. C'est dans sa *Muqaddima* que l'on trouve les prémices de la mentalité moderne, rationaliste et scientifique, d'où l'analyse du contenu de son chapitre sur les sciences rationnelles. Il s'y manifeste comme un « évolutionniste » avant l'heure, et Md Talbi de citer souvent Gerald Edelman et sa *Biologie de la conscience* pour le commenter en son approche de la création comme « hominisation » à partir d'une rupture d'avec l'animalité : Ibn Khaldûn n'a que faire avec « l'intellect agent » de l'hellénisme et fonde la connaissance sur la loi de l'expérience renouvelable, tout comme il récuse les légendes et les mythes pour s'interroger sur la sociologie des peuples et des dynasties qui naissent et disparaissent.

« Notre Credo »

Vient, à la suite, un bref chapitre (pp. 28-32) qui confirme le titre que l'auteur lui donne : *Notre credo, c'est la foi dans la modernité, le progrès et l'interrogation permanente à la lumière de Dieu*, en l'illustrant de très nombreuses citations coraniques : celles-ci commentent merveilleusement l'œuvre de « Dieu, maître des mondes », telle que l'affirme le début de la sourate Liminaire (1, 1-2). On a, dans ces pages, une très belle anthologie de versets qui offrent l'essentiel de la vision islamique de la création et de la destinée humaine.

Dans un chapitre aussi bref, Md Talbi peut alors d'autant mieux critiquer *Le credo de la désislamisation* (pp. 33-42) qu'il résume en ces termes : « L'islâm est la maladie des cœurs, l'abandonner c'est les guérir, et c'est la voie de la modernité ». Il lui applique le verset coranique : « Et récite sur eux la nouvelle de celui à qui Nous avons donné Nos signes, mais qui s'en desquama (*insalakha*). Satan fit alors qu'il le suivît : il devint ainsi du nombre des errants » (7, 175). Il s'agit, pour lui, d'en dénoncer les prétentions et d'en préserver ses coreligionnaires, car elle vise à fonder la modernité sur la base d'une désislamisation interne : il annonce, à cet effet, la prochaine publication, par lui d'une *Charte du Musulman Moderne*. L'Islam résulte d'un choix fait en toute liberté, affirme-t-il, et la désislamisation en fait une simple identité historique imposée par l'histoire : ses partisans le disent franchement ou sous forme masquée. C'est celle-ci qu'il entend dénoncer, car elle reproduit les thèses de l'orientalisme européen et de l'apologétique chrétienne au nom d'un recours aux méthodes historico-critiques appliquées au Coran. C'est donc une obligation personnelle (*fard 'ayn*) pour tout musulman d'en dire les méfaits et d'en démasquer les porte-parole, car le temps est venu de bien distinguer nécessairement les deux groupes. Pour ce faire, Md Talbi rappelle comment « Dieu définit le musulman » dans le Coran et « comment les jurisconsultes le définissent » dans leurs écrits (tels Shahrastânî et Ibn Qudâma). Or les désislamisés ont en commun un même souci de « dépouiller le Coran de son caractère sacré et de le considérer comme un simple texte littéraire tout humain », suivant en cela la méthode de Rodinson en son livre *Mahomet*, ce qui se pratiquerait à l'Université de Tunis-Manouba ! Et de citer bien des noms : Mohammed Arkoun, Malek Chebel, et surtout celui dont la pensée est prise à parti dans le chapitre suivant, Abd al-Majid Charfi.

Un procès

C'est un long chapitre (pp. 43-96) qui fait le procès de ce professeur qui y dispose de la chaire d'islamologie pour se faire le théoricien de cette désislamisation rampante : Abd al-Majid Charfi se présente comme penseur musulman, dans son dernier ouvrage *L'Islam entre le message et l'histoire*, et Rashîd Benzine le propose comme tel dans son livre *Nouveaux penseurs de l'Islam*. Sa théorisation amène à distinguer plusieurs types dans l'Islâm, « courant historique à dimensions religieuses », ce qui

le fait errer loin de la « voie droite » de l'unique Islam, et à considérer Muhammad comme un homme exceptionnel et sincère qui, dans un monde de mentalité magique et mythique, s'est convaincu d'avoir une révélation et un Coran. Md Talbi n'y voit que le dernier avatar de la polémique chrétienne multiséculaire qui commença avec Jean Damascène (« l'islam comme hérésie »). Charfi ne voit dans la révélation qu'un « état psychologique inconscient où s'exprima peu à peu 'le délire extatique' (*takhmîra*) de la pensée de Muhammad ». Qui plus est, il affirme que « le véritable Coran n'est pas parvenu jusqu'à nous », épousant les thèses de Crone, Wansbrough et de Prémare. Selon lui, le Coran serait donc « une compilation » réalisée « au temps de 'Uthmân pour des motifs politiques » et, d'autre part, « nous aurions perdu toute capacité de comprendre le Coran tel qu'il est, d'autant plus que « le Coran n'est pas un livre », mais « un message ». Après avoir ainsi présenté la théorisation (*tanzîr*) du désislamisé, Md Talbi entreprend de le contredire scientifiquement. De longues pages sont consacrées à l'origine de l'écriture arabe ainsi qu'à Muhammad qui n'est nullement, selon lui, « un analphabète », mais, un « homme très cultivé et très intelligent », il est « le prophète des Nations » (*ummî*) : « le Coran a été révélé dans un milieu urbain, cultivé et instruit, en contact constant avec les civilisations qui l'entouraient » et « le Prophète écrivait de sa main droite ce qui lui était révélé et contrôlait ce qui était écrit sous sa dictée ». Rien ne manque aux descriptions que fait Md Talbi des brillantes civilisations arabes de ce temps-là. La critique porte ensuite sur le problème du papier (*kâghid*) : il lui est facile d'insister sur l'emploi fréquent du papyrus, des tablettes et des parchemins dans le monde antique. Elle porte enfin sur le projet même de cet *insilâkh* : « renoncer aux rubriques mêmes des rites du culte ou les changer pour mieux correspondre à la modernité et à ses exigences ». Mais lorsque le désislamisé déclare que « tout le Coran est une invitation à pratiquer la vertu et à renoncer au vice », Md Talbi lui dit son plein accord, car il s'agit d'une morale commune à tous les humains. « La religion ne serait-elle qu'institution ? », Md Talbi ne saurait en convenir et accuse Charfi de ne comprendre la sourate Liminaire (la *Fâtiha*) qu'à la manière de l'orientalisme-christianisme : « Le musulman n'a aucunement besoin d'une quelconque institution ». Tout comme il ne peut envisager que les formes rituelles puissent changer selon les circonstances, « radicalement modernisées », bien qu'il accepte une certaine tolérance et des choix personnels quant à leur juste interprétation, pour éviter le « littéralisme » des Frères Musulmans » qui desservent ainsi la cause du véritable Islam. Il accuse Charfi de « fermer la porte de la prophétie et d'en mettre la clé sous la porte », concluant que « l'esprit du message muhammadien est alors d'en sortir » ! Le désislamisé recourt à Mohammed Iqbal qui y distingue un « monde ancien » et un « monde nouveau » : Md Talbi en réfute les accusations de langage légendaire ou mythique, ainsi que les efforts de « déconstruction » à la manière d'Arkoun ou de Yûsuf al-Siddîq, puisque « le récit coranique n'est ni historique ni mythique, car ses éléments demeurent à jamais réels ». Il lui arrive alors de s'expliquer, au-delà des « caricatures danoises », sur le mariage de Muhammad avec Zaynab, l'ex-épouse de son fils adoptif, Zayd (33, 37-44) : occasion, pour lui, d'y voir la preuve que le Prophète avait toujours « souci du légal et du licite », tandis que Jésus se complaisait dans la compagnie des pécheresses et de ce qui relève du *harâm* (interdit), « préférant ainsi la fornication au mariage », puisqu'il ne s'est pas marié. Et Md Talbi de renchérir sur les dépravations sexuelles de tous ordres que connaît le christianisme ! Pour lui, Charfi conclut de « la clôture de la prophétie avec Muhammad » au « règne de l'homme », désormais seul maître de son destin, ce qui est la porte ouverte aux athéismes et aux déismes de tous ordres. Ce faisant, pour lui, Charfi conseille tout simplement de « coopérer avec le christianisme pour démolir le Coran en vue d'assurer un terrain commun et rationnel pour tous les types de désislamisation », tout être humain n'ayant d'autre destin que celui de Hayy Ibn Yaqdhân, à savoir de découvrir l'Etre suprême par raisonnement philosophique ou illumination personnelle, le Coran n'étant plus rien d'autre qu'« un système moral de conventions que l'histoire a institué » et que la liberté humaine peut faire évoluer jusqu'à justifier l'homosexualité et autres dépravations ! Md Talbi pose la question : « De quel croyant et de quelle guidance s'agit-il ? » La croyance ne serait-elle qu'un état poétique, une vague émotion ou une pure intuition ? Le Coran propose des certitudes objectives et des prescriptions exigeantes. C'est pourquoi il faut dire que « l'Islam des désislamisés se réduit à une pure identité historique ». Le Coran décrivait déjà ces trois types de non musulmans : les athées (*al-nufâtiyyûn*), les agnostiques (*al-lâ-adriyyûn*) et les déistes (*al-ilahâniyyûn*). Et Md Talbi de conclure : certes, « se desquamer de l'Islam est un des droits de l'homme », mais c'en est un aussi que de « démasquer ceux qui se desquament sous forme hypocrite ».

Le problème du mal

Le chapitre qui suit élève le débat, puisqu'il est intitulé : *Notre monde et le problème du mal selon l'Islam, le Judaïsme et le Christianisme* (pp. 97-120). Md Talbi présente d'abord « notre monde du point de vue scientifique et coranique », faisant correspondre le *big bang* aux nombreux versets qui l'annonçaient et exaltaient la *Qâri'a* (titre de la sourate La Fracassante, 101, 1-5), d'où une création qui s'exprime en déploiement et expansion avant de s'achever en repliement et contraction, comme le laissent deviner les nombreux versets cités à la suite. D'où « la question » : le Créateur pouvait-il produire un autre monde, sans qu'il s'y trouve de mal, bref le meilleur des mondes ? Les versets coraniques répondent au « pourquoi et pourquoi pas ? », non sans bien des contradictions, puisqu'Allâh déclare dans l'un d'entre eux : « J'emplirai certes l'enfer de jinns et d'humains, tous » (11, 119). Pour Md Talbi, l'homme n'a pas à discuter avec Dieu d'égal à égal. Mais, pour lui « de la Torah à l'Ancien Testament », les alliances se réfèrent à un Dieu, Yahweh ou Elohim, en faveur du Judaïsme « hénouthéiste » (religion réservée à une seule ethnie), et il en fait une lecture littéraliste, prenant argument du Catéchisme de l'Eglise Catholique (« mariages des fils de Dieu avec les filles des Hommes », Gn 6, 1-4). Et voici « la réponse des juifs et de l'Ancien testament : la terre est maudite et c'est un bain pour l'homme » qui ne lui propose qu'épines et chardons : l'être humain y est responsable du mal qui s'y trouve, selon la Genèse, bien qu'il s'agisse là de textes falsifiés, légendaires et mythiques, qui s'expliquent d'ailleurs par la doctrine freudienne. Quant à « la réponse du christianisme et du Nouveau Testament, (la voici) : l'homme naît marqué du péché originel, qui est à l'origine du mal, lequel est causé par la femme ». Simplifiant maintes citations de la Bible et du Catéchisme, Md Talbi en résume la doctrine comme suit : péché originel, envoi d'un rédempteur et crucifixion de celui-ci où le « doux Père » fait mourir son fils d'une mort affreuse, ce qui confirme qu'il s'agit là de textes falsifiés. « Cette histoire reprend donc celle de l'Ancien Testament, tout en suscitant la question : comment le péché embrasse-t-il tous les humains et comment leur rachat est-il assuré ? » C'est ici qu'apparaît la thèse des deux Jésus, un Yasû', Messie politique crucifié pour rébellion à Rome, et un 'Îsâ, Messie prophétique dont on ne sait pas ce qu'il est devenu, hormis ce qu'en dit le Coran (3, 55). Md Talbi rappelle que « la crucifixion et la résurrection, le péché et la rédemption » constituent pour les chrétiens les quatre piliers de leur credo et de leur Yasû', alors qu'il n'y voit, lui, qu'une hellénisation paulinienne du simple monothéisme du Jésus/'Îsâ. Et d'insister sur le rôle d'Eve, correspondant à la Pandore de la mythologie grecque, dans la « première chute » dont elle est le « bouc émissaire », et par suite sur la malédiction du sexe féminin : il multiplie alors les citations de *La toilette des femmes* de Tertullien, et surtout du livre *Les Femmes de Platon à Derrida* de Françoise Collin, Evelyne Pisier et Eleni Varikas, sans parler des théologiens médiévaux et des écrivains modernes, ainsi que des enquêteurs de l'Inquisition (du livre *Les quatre femmes de Dieu* de Guy Bechtel). « Le christianisme est donc l'ennemi du sexe sous toutes ses formes parce que celui-ci est la source même du péché et du mal » (le sacrement du mariage n'y envisage pas le plaisir, mais bien plutôt la seule procréation). Et de citer enfin le Concile de Macon (585) où l'on aurait discuté de l'âme (*rûh*) de la femme : est-elle semblable à celle de l'homme ! Au passage, Md Talbi se permet de dire que « l'Eglise a accumulé mal sur mal et a commis les crimes les plus ignobles, gardant même le silence devant ceux du nazisme ». On notera qu'il ne dit rien, en ce chapitre, des causes du mal selon le point de vue musulman.

Noblesse de l'Homme

Mais le chapitre qui suit en dit sans doute quelque chose, avec son titre *L'islam et la parure (zîna) de la vie d'ici-bas*, commenté par le verset : « Dis : 'Qui a interdit la parure de Dieu qu'Il a produite pour Ses serviteurs ?' » (7, 32). « L'être humain n'est pas maudit », puisqu'il s'est chargé d'assumer l'*amâna* (le dépôt, la responsabilité morale), comme l'affirme le verset bien connu : « Oui, le dépôt que Nous avons proposé aux cieux et à la terre et aux montagnes, ils ont refusé de le porter, et en ont eu peur, alors que l'homme le porta : celui-ci reste, oui, très prévaricateur, très ignorant » (33, 72). Seul le croyant peut en comprendre le sens, car il s'agit du *ghayb* (mystère), et non point le désislamisé ou le *kâfir* (non croyant) : Allah n'a fait que proposer ce dépôt, sans l'imposer, et l'homme l'a accepté malgré sa faiblesse ontologique. « La terre n'est donc pas maudite » : M Talbi accumule alors les versets relatifs aux merveilles de la création, oubliant que les Psaumes en font autant, et admet que certains versets décrivent l'homme comme attribuant vainement son mal à Dieu. Il ajoute que « Allâh a mobilisé (*taskhîr*) la terre entière et les cieux au service de l'homme » : toute la création

est régie par des lois qui démontrent combien leur auteur est sagesse, rationalité et génialité, oubliant ce qu'en disent avant eux les livres sapientiaux de la Bible. « L'arbre n'est donc pas dans le Coran l'arbre du péché qui a causé le mal », mais celui du discernement qui fait passer l'être humain de l'animalité à la raison. Il s'ensuit que « la femme n'est pas la séductrice qui est cause du mal : la femme et le sexe sont une grâce (*ni'ma*) » : au lieu d'être un « surnuméraire », elle est essentielle à l'homme et lui fait entrevoir les joies et les plaisirs de l'extase du paradis.

L'Homme et sa liberté de choix

Qu'en est-il alors de L'arbre dans le Coran, arbre qui sépare l'homme de l'animalité et le fait émerger comme homme de discernement doué de la conscience et de la liberté (pp. 133-162). En ce chapitre, Md Talbi commente d'abord un tableau où sont mis en parallèle le récit biblique (Gn 3, 22-24) et les versets coraniques (7, 19-27 ; 20, 115-123 ; 2, 30-39). Pour lui « le Coran n'est pas un livre de sciences », mais « un livre de guidance (*hidâya*) » qui procède par langage symbolique qu'il faut savoir interpréter, d'abord au niveau ontologique, ensuite au niveau anthropologique. Avant le big bang il y a un dessein de l'Etre divin sur l'homme auquel Dieu révèle « les noms des choses » : l'être humain est ainsi « préexistant à lui-même en son essence avant d'exister en acte ». Dieu seul est l'Etre existant éternellement, il est l'Infini lui-même. Face à l'arbre, il y avait deux choix possibles : le 1^{er}, celui de l'obéissance, impliquant la renonciation à la promesse d'assumer l'amâna (et donc la permanence en l'état d'animalité « avec ses pulsions instinctives ») et le 2^{ème}, incluant la désobéissance et le repentir, pour d'autant mieux « porter l'amâna » et réaliser la pleine condition humaine, faite de conscience et de liberté, de faiblesse et de péché. Md Talbi s'efforce de préciser davantage ce qu'est l'amâna, récusant à nouveau les inventions chrétiennes d'un péché originel suivi d'une rédemption qui fait de Dieu un père cruel et injuste. Pour lui, elle se concrétise dans le statut de calife (*khilâfa*) ou représentant-vicaire de Dieu sur terre, mais quel en est le but et quelles en sont les limites ? Renvoyant au livre par lui publié en collaboration avec Maurice Bucaille, *Réflexions sur le Coran*, il cite 6 versets coraniques (27, 69 ; 6, 11 ; 16, 36 ; 30, 42 ; 29, 19-20 ; 3, 137) qui ordonnent d'explorer la terre et d'y réaliser les découvertes qui exaltent la grandeur de son Créateur. Il signale qu'à part l'expression « fils de l'Homme » réservée à Yasû' dans le Nouveau Testament, seul le Coran parle du destin de l'Homme qu'Allâh « a honoré » en l'informant des civilisations passées et en l'invitant à aller de l'avant pour en édifier une nouvelle qui corresponde aux dernières découvertes tout en sachant jouir de leur « parure » (*zîna*). Encore faut-il y éviter toute ascèse « qui ne relève pas de l'Islam », et même ce monachisme « qu'ont inventé les chrétiens ». A terme, l'être humain se doit de réaliser les potentialités de sa raison dans les conquêtes scientifiques telles que Dieu les lui a préparées et dans leur expression religieuse telle que le Coran la leur propose, puisqu'il est « le Livre de Dieu, quant à sa lettre et à son esprit ».

La Foi

Md Talbi précise ensuite sa vision des choses dans un chapitre intitulé *La foi, ni déterminisme, ni certitudes, ni décidabilité, mais volonté et certitude de foi* (pp. 163-200). Il semble vouloir y « déconstruire » toutes les acquisitions des sciences jusqu'en leur fondement philosophique pour amener son lecteur à faire un choix décisif. « L'ère des certitudes » est terminée : recourant aux derniers ouvrages à leur sujet, il démontre que la physique quantique a mis fin au déterminisme mathématique. *La fin des certitudes* d'Ilya Prigogine l'amène à comprendre que les musulmans contemporains soient désespérés : il tente donc de les reconforter sans s'inquiéter des autres. Stephen Hawking avec sa *Brève histoire du temps*, Max Plank avec sa *Philosophie de la physique*, Werner Karl Heisenberg avec son *Principe d'incertitude*, Louis de Broglie avec sa *Mécanique ondulatoire*, Kurt Gödel avec ses *Théorèmes d'incomplétude*, Etienne Klein avec ses *Conversations avec le Sphinx*, et bien d'autres penseurs contemporains l'amènent à conclure avec Einstein que triomphent aujourd'hui l'indéterminisme, l'incertitude, l'indécidabilité et l'imprévisibilité, toutes choses qui déstabilisent la relation « espace, temps, matière ». « La philosophie entre alors en scène » pour s'interroger sur « le temps et la durée » : les philosophes arabes de jadis et les penseurs occidentaux d'aujourd'hui sont en vain interrogés par lui. Jean-Pierre Changeux avec *L'homme neuronal* et *L'homme de vérité*, et Pascal Boyer avec *La religion comme phénomène*, ainsi que toutes les sciences dites humaines font désormais douter de tout. Et Md Talbi de recourir encore à bien d'autres livres qui expliquent celui où Husayn Ahmad Amîn analyse l'état d'âme du *Musulman attristé et désespéré au*

seuil du XXIème siècle. Comment dépasser alors les dogmatismes, les relativismes et les scepticismes ? Pour lui, il s'agit de faire un choix volontaire et raisonnable, car « toutes les religions, hormis l'Islam, se fondent sur l'adhésion au merveilleux et aux miracles », tandis que l'Islam invite à un choix raisonnable entre deux solutions. En effet, « dans tous les cas, l'Islam refuse l'imitation servile de la tradition (*taqlid*) : dès lors qu'il y a indécidabilité, on est invité à préférer la solution prévalente (*tarjih*). C'est ce qu'il propose à son lecteur, en citant maints versets coraniques, car « Allâh guide sans contraindre en multipliant Ses signes » et « ils n'ont de connaissance totale de Sa science que dans la mesure où Il le veut ». Tout découle alors logiquement du choix primordial qui est fait en fonction de cette prévalence : ou bien on reprend toutes les preuves dans une vision de « foi », en accueillant la guidance de Dieu qui a son dessein et fait des croyants « les Gens de la droite », ou bien on reprend toutes les preuves dans un recours au « hasard », en refusant la guidance de Dieu pour se livrer à un hasard sans dessein, ce qui est le cas des « Gens de la gauche », car il faut bien sortir d'un agnosticisme qui se refuse à chercher des preuves, même si « la foi est une affaire eschatologique et non terrestre ».

Critique de l'Occident et du christianisme

Avec *Le problème des valeurs* (qiyam) (201-237), le chapitre suivant change de ton et se fait hypercritique vis-à-vis de l'Occident et du christianisme, car il y aurait « un Occident qui a des valeurs et un Islam qui n'en a pas ». « Le christianisme dit : 'Nous sommes les fils de Dieu' » et le Coran en nie la prétention (5, 18), tandis que « l'Occident dit : 'Notre religion est celle de l'amour (*mahabba*) et de la charité (*ihsân*)' ». Tel est le slogan, affirme Md Talbi, que confirme paradoxalement « la *Shari'a* salafiste qui se fonde sur des statuts et non sur des valeurs ». Pour lui, les *Salaf* (les Anciens) sont à respecter mais non à imiter servilement, et si ce slogan l'a emporté, c'est parce que l'Occident ne connaît de l'Islam que la *Shari'a* des Salafistes. Mais qu'en est-il au juste ?

Il explique aux musulmans que « le christianisme est le nouvel Israël et (que) les juifs sont des vipères », selon l'expression de Jean (*Yahyâ*), car ils sont un « peuple déicide qui a refusé la « nouvelle alliance ». Il précise qu'« il faut bien distinguer entre le prophète 'Îsâ et Yasû' le dieu (*al-ilâh*) pour éviter tout confusionisme », car « Yasû' est un dieu un et trine : il est dieu, fils de dieu, fils de la mère de dieu, Marie, que le dieu père a rendue féconde par une opération quasi incestueuse ». Les chrétiens y voient un mystère, que nulle droite raison ne saurait jamais agréer ! « Il nous faut aussi distinguer entre Allâh et la Trinité (*Thâlûth*) chrétienne et ne jamais appeler Allâh le dieu trine du christianisme, comme le font les chrétiens de langue arabe et les traductions arabes de la Bible », ce qui ne fait que troubler les esprits. « La trinité est associationnisme (*shirk*) et Allâh, en de nombreux passages du Coran, nous met en garde contre le *shirk*. La trinité n'est pas un monothéisme au sens précis du terme [...]. Le dieu chrétien n'est pas notre dieu que nous trouvons dans la sourate du Culte sincère (112, 1-4). Notre dieu est le Transcendant Absolu 'à qui nul n'est semblable, Lui l'Omni-audiant l'Omni-voyant' (42, 11). Il est l'Immanent Absolu qui est plus proche de Son serviteur que sa veine jugulaire. Notre dieu est celui qui se qualifie lui-même par lui-même, ce qui ne se trouve ni dans l'Ancien Testament ni dans le Nouveau, ni dans aucun livre sacré hormis le Coran » (pp. 204-205).

Lecteur attentif de la Bible et du Catéchisme de l'Eglise Catholique, Md Talbi ne craint pas de les citer pour justifier « sa lecture fondamentaliste » du christianisme. « Allâh n'est pas le dieu du christianisme. Celui-ci est trine, un dieu père dépouillé de toute miséricorde et même dénaturé, qui livre son fils unique et dieu pour être tué, sans tendresse ni compassion, et qui le laisse crier de douleur et implorer son secours ». Comment y voir le symbole de l'amour ? La croix ressemble à une lance en forme de trident « à trois têtes : le dieu le père, le dieu le fils et l'esprit de sainteté (*rûh al-qudus*) ». Et comment peut-on penser que ce Jésus soit « assis à la droite de son père, le dieu le père », pour couronner sa mère « Reine de l'Univers » ? Et que penser de la « Sainte Famille » ? Md Talbi n'en finit pas de détailler l'ensemble des histoires légendaires ou mythiques du credo chrétien, avant de critiquer l'Eglise qui a attendu le Concile Vatican II pour affirmer des libertés que son *Syllabus des erreurs* condamnait en 1864. Et de s'interroger sur le sens ambigu des mots Dieu, Yahweh, Elohim, ainsi que sur les concepts d'inspiration et de révélation en christianisme : c'est Paul qui a tout inventé de la rédemption, de l'incarnation et de la trinité, au nom de son hellénisme paganisant. Et de caricaturer le credo chrétien en le renvoyant aux divinités de l'Olympe grec, avec son « Dieu un et trident » à la Neptune, et d'affirmer que tous ces mythes furent adoptés au Concile de Nicée voulu par

l'empereur Constantin, tandis qu'Ebionites et Nazaréens restaient fidèles au monothéisme du prophète 'Îsâ.

C'est l'Occident qui « a monopolisé pour lui-même la paix, l'amour et la charité », alors que le christianisme a commis les crimes les plus abjects de l'histoire : « Il est le seul à prétendre être, dans le monde, la religion de l'amour et de la charité parce qu'il est la seule dont le dieu le père a sacrifié Yasû' le dieu, par amour de l'homme, amour que nous ne pouvons qualifier que de névrotique (forme malade et étrange) ». Comment parler alors de dialogue et de convergences, alors que le Coran recommande de s'en méfier (2, 119-120 ; 3, 149) et que le Pape Benoît XVI a inauguré à Ratisbonne le dialogue de la confrontation ? Et comment vénérer ce dieu le père qui laisse Yasû' le dieu souffrir désespérément (agonie, flagellation et crucifixion selon les évangiles) ? Car « la célébration renouvelée chaque année de la Passion du Christ est une comédie », puisque les chrétiens sont les victimes d'une pure falsification, n'ayant aucunement souci de l'objectivité des faits historiques. Et de refaire l'histoire d'Hérode et de Titus, recourant à Flavius Josèphe, d'une part, et s'inspirant du livre de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Jésus contre Jésus*, d'autre part, d'autant plus que les évangiles sont tardifs et peu fiables, et leurs récits de cette « Passion », longuement cités, de pures légendes falsifiées. D'ailleurs pourquoi donner de l'importance à ce crucifié, alors que les crucifiés de l'histoire sont sans nombre ?

C'est à Nicée, en 325, avec Constantin, que le credo chrétien proclame enfin la rédemption et la trinité et qu'on fait commencer « l'ère de l'amour et de la charité le samedi 4 avril (14 nîsân) de l'an 33 », nous dit Md Talbi (« Et pourquoi avoir attendu tant de temps ? », ajoute-t-il). Mais ce crucifié, Yasû', le dieu le fils, 2^{ème} hypostase (*uqnûm*, terme syriaque auquel Talbi préfère celui de *badla*, vêtement 'complet'), est bien condamné « à la romaine » pour avoir prétendu être « le roi des juifs ». Si le credo chrétien parle de « descente aux enfers » et de « résurrection », c'est parce qu'il s'est inspiré de l'Hadès des grecs et des mythes du Cerbère, d'Orphée et d'Apollon, d'où les difficultés des théologiens et le pullulement des hérésies. Mais « la Loi d'Amour » est fidèlement rapportée par Md Talbi en ses textes essentiels du Nouveau Testament qu'il propose de déshelléniser et de déthéologiser, renvoyant au message monothéiste de Jésus/'Îsâ. Insistant alors sur le fait que « le christianisme est une hérésie juive » dont le fondateur est un juif hellénisé qui s'appelle Paul, il lui est facile de dénoncer les byzantinismes des théologiens de la trinité (« Dieu un et pluriel »), « l'anthropophagisme » du sacrement de l'eucharistie et la prétention des chrétiens à être « les fils de Dieu ». « Le christianisme, selon lui, est un *shirk* comme le démontre le Coran, qui associe au dieu le père deux dieux qui sont le dieu le fils et l'esprit saint (*al-rûh al-qudus*), faisant ainsi des trois un être monstrueux ». Tous ces mystères dépassent en sottise tout ce que la raison peut imaginer !

Qui plus est, « le *jihâd* chrétien au nom de l'amour et de la charité n'est que contrainte (*ikrâh*), torture (*ta'dhîb*) et tuerie (*qatl*) aboutissant au génocide » (cf. croisades, inquisition, conquête de l'Amérique), car cet amour est réservé aux seuls chrétiens qui n'hésitent pas à se considérer supérieurs (cf. Berlusconi et Oriane Fallaci) et à pratiquer leur cynisme (*kalbiyya*) vis-à-vis de tous, « cynisme d'un Occident qui falsifie les valeurs » en toutes ses entreprises politiques et économiques (cf. Bush) : au bout du compte, c'est « l'Islam qui est l'ennemi : il faut donc le détruire ». Et Md Talbi de renvoyer aux livres de Mohamed Arkoun et Joseph Meyla, *De Manhattan à Bagdad*, et de Didier Hanoteau, *La Torah, l'Evangile, le Coran, Etude critique*.

Christianisme et violence

Le chapitre qui suit ne fait que commenter cette dernière perspective sous forme d'une *Réplique au discours de Sa Sainteté le Pape Benoît XVI* (Ratisbonne 12 septembre 2006) qui a pour sous-titre *Le christianisme est violence* ('unf), qu'illustre la citation évangélique : « C'est un feu que je suis venu apporter sur la terre » (Lc 12, 49). Il y a « un principe qui manque dans la Bible, c'est celui de la liberté de conscience qui se fonde sur la dignité de l'homme. Le christianisme « apostolique et missionnaire » se distingue de toutes les autres religions par la contrainte exercée partout et par tous les moyens en vue d'y adhérer. Le judaïsme ne se veut pas universel : c'est un hénouthéisme et l'Alliance avec Abraham n'existe qu'en faveur des juifs de naissance appelés à la circoncision. Au contraire, « le christianisme est une pratique religieuse jihâdiste par le feu et le sabre », car « le Rédempteur, disposant d'un pouvoir absolu et universel au ciel et sur terre, a déclaré en toute franchise et clarté, qu'il n'était pas venu apporter la paix, mais était venu avec le sabre, le feu et le terrorisme

(*irhâb*), pour allumer le feu sur toute la terre et la transformer en un enfer ». Et Md Talbi de citer « les versets (chrétiens) du feu et du sabre », lesquels ne sont que deux (Lc 12, 49-50 ; Mt 10, 34-39) !

C'est alors qu'il explicite sa vision des deux Jésus : « Il y a deux Yasû' dans les évangiles : un Yasû', roi des juifs et dieu du christianisme, et un 'Îsâ, le prophète, sur lui le salut ! ». « Nous disons que, dans les évangiles, il y a deux Yasû' qui portent le même nom, ce qui ne m'était pas clairement apparu lorsqu'en 1972 j'ai rédigé mon livre intitulé *L'islam et le dialogue* en des circonstances qui aujourd'hui ont changé du tout au tout. Dans les évangiles nous trouvons un 'Îsâ, le prophète, sur lui le salut !, et un Yasû' qui se rebelle contre Rome, 'le roi des juifs'. Les évangélistes et les auteurs des épîtres ont collé l'image de l'un sur celle de l'autre et, des deux, ont composé une image hybride. Il est possible, même si ce n'est pas facile, de dégager l'une de l'autre, car le Coran est le Discriminant (*Furqân*). 'Îsâ, le prophète, a connu des moments difficiles, mais il n'a pas été crucifié (4, 157). Yasû', le rebelle qui prétendait être 'le roi des juifs', a échoué dans son entreprise comme avait échoué celle de celui qui l'avait précédé 33 ans auparavant, connaissant la même fin : condamné pour rébellion, il fut crucifié et l'écriteau apposé à la croix en témoigne tant en grec qu'en latin et en hébreu. C'est l'apôtre Paul qui a, par la suite, inventé l'histoire de sa résurrection ». Citant les textes mêmes de « la passion de Yasû', Md Talbi entend démontrer que celui-ci a été condamné pour « des raisons politiques, et non religieuses ». Or ce « Yasû' a enseigné l'usage de la contrainte et l'a recommandée », à preuve la parabole des invités à la noce (Lc 14, 16-24) : à terme, il a échoué, mais, « selon la croyance des chrétiens, il est monté au ciel, s'est assis à la droite de son père et y a amené corporellement sa mère, faisant d'elle 'la reine de l'Univers', ce qui assure désormais à ce triumvirat un pouvoir absolu », d'où l'extension de son royaume au nom de l'évangélisation universelle « par le sabre et le goupillon ».

Md Talbi affirme alors qu'il n'existe « pas de verset du sabre dans le Coran » car « Allâh n'ordonne pas d'agresser, mais de réagir à l'injuste agression » (2, 190-194), passant étrangement sous silence les deux versets dits « de la guerre » (9, 29) et « du sabre » (9, 5) ». Il en profite pour accuser Mohammed Arkoun de « trahison intellectuelle » en ses efforts de « déconstruction » du Coran. « La guerre sainte, dans la Bible, n'est qu'agression et crimes sur crimes : c'est ce que le christianisme y a trouvé et qu'il a donc appliqué », à savoir « un jihâd au service de Yasû' » : sont alors cités des versets du Deutéronome (20, 3-16) et du livre des Nombres (31, 7-18), qui ont valeur d'exemple, quoique falsifiés.

Et le dialogue ?

Avec *La pensée islamique et le dialogue*, le dernier chapitre promet « une théologie du dialogue, de 'Îsâ, le prophète, au Yasû', roi des juifs », en recourant au Coran : « Ô les croyants ! Occupez-vous de vous-mêmes ! Point ne vous nuira celui qui est égaré, si vous êtes dans la droite guidance. Vers Dieu est votre retour à tous : Il vous informera de ce que vous faisiez » (5, 105). Rappelant que « le credo chrétien se fonde sur la trinité, c'est-à-dire la foi en un dieu unique en trois hypostases (*uqnûm-s*) : le père, le fils et l'esprit de sainteté, le 'fils de l'homme' étant la deuxième », Md Talbi résume sa lecture de Raymond Brown, *Que sait-on du Nouveau Testament*, et de Pierre-Antoine Bernheim, *Jacques, Frère de Jésus*, en constatant que la première génération des chrétiens vivait dans la fièvre de l'attente du retour de Jésus, « élevé en gloire » selon eux, alors qu'il n'était qu'un « charlatan des plus rusés ».

Sa « lecture islamique de la naissance du credo chrétien » (qui ne saurait en rien contredire « l'amitié et l'affection entre nous ») consiste à affirmer que « le christianisme n'est qu'un paulinisme : l'apôtre Paul, fondateur du christianisme, était un juif hellénisé, atteint de schizophrénie, qui décrivait sa maladie comme lui étant 'une épine dans la chair' venant de Satan ». Jésus 'Îsâ/Yasû' était un vrai juif et un pur monothéiste, tandis que Paul était né à Tarse, bénéficiait d'une haute culture hellénistique et avait étudié sous la direction de Gamaliel à Jérusalem. Interprétant les textes relatifs à sa conversion sur le chemin de Damas, après lecture d'André Chouraqui, *Jésus et Paul, Fils d'Israël*, de Daniel Boyarin, *A Radical Jew*, de N.T. Wright, *What Saint-Paul Really Said. Was Paul of Tarsus the Real Founder of Christianity ?*, d'Alain Badiou, *Saint-Paul, fondateur de l'universalisme*, de Samuel Ben-Chorin, *Un regard juif sur l'apôtre des gentils*, de Daniel Marguerat, *Paul de Tarse, un homme aux prises avec son Dieu*, de Michel Quesnel, *Paul et les commencements du christianisme*, et de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Jésus contre Jésus*, Md Talbi conclut à une « amblyopie

hystérique », sinon à un « terrible coup de soleil », pour expliquer que Paul fut alors « foudroyé par la grâce ».

Des citations entières abondent (Ac 9, 1-19 ; 22, 6-16 ; 2 Co 11, 16-23) : Paul est un malade qui vit d'obsessions et que la schizophrénie amène à connaître des « hallucinations télépathiques », comme le prouve sa lettre aux Galates (Ga 1, 11-18, « les propos d'un fou »), et c'est lui qui « a tout inventé de ce qu'est le christianisme aujourd'hui » (1 Co 9, 1-3). « Il a inventé la résurrection de Jésus, le troisième jour, selon les Ecritures », alors que la résurrection était objet de débat entre Pharisiens et Sadducéens (1 Co 15, 1-9 ; 15, 13-18) et que le débat reste entier quant au fait même de cette résurrection de Jésus, selon Pinchas Lapide, *The Resurrection of Jesus*, J. Jeremias, *New Testament Theology : The Proclamation of Jesus*, et Herbert Braun, *Jesus of Nazareth, the Man and His Time*. Pour Md Talbi, Paul n'a fait qu'appliquer « au cas Jésus » le thème récurrent des dieux du paganisme qui meurent et ressuscitent.

Et d'en revenir au thème des « deux Yasû' : Yasû', le roi des juifs, qui a été crucifié, a été tué et n'est pas ressuscité, et Yasû'/'Îsâ 'qu'ils n'ont ni tué ni crucifié, mais quelque ressemblance leur en fut donnée' (Coran 4, 157) ». Et de passer en revue les diverses révoltes juives contre Rome, avant et après celle de Jésus, toutes vouées à l'échec ! Et les meilleures études exégétiques par lui consultées doutent que « Jésus ait jamais eu conscience d'être fils de dieu » (Rudolf Bultman, *Histoire de la tradition synoptique*, Géza Vermes, *Enquête sur l'identité de Jésus, nouvelles interprétations*, Israël Knohl, *L'autre Messie*). Et les textes des synoptiques confirmant le christianisme de Paul ne sont que des ajustements introduits par les copistes au cours des premiers siècles ! Le fait est que « la question de la falsification (*tahrîf*) » des Ecritures chrétiennes reste fondamentale et se voit confirmée par la « doctrine de l'inspiration » telle qu'elle a été redéfinie au Concile Vatican II : « Parole de Dieu et parole des hommes en même temps, mais comment ? ».

Et de préciser : « L'enseignement de l'Eglise catholique déclare que la foi chrétienne n'est pas 'la religion d'un livre'. C'est ce que nous entendons très souvent dans notre dialogue avec les chrétiens, et c'est une claire allusion au Coran. Les chrétiens refusent eux-mêmes d'être des 'Gens du Livre' tels que le Coran les décrit. Ils sont les Gens de 'la Parole' (*Kalîma*) de Dieu en un Verbe (*Kalâm*) incarné et vivant, ce Verbe incarné et vivant est le Messie, la Parole éternelle du dieu vivant, se distinguant ainsi du 'Verbe écrit et muet' (autre allusion au Coran). Il nous faut dire que nous sommes incapables de comprendre un tel langage. Si le christianisme – à la différence de l'Islam, religion du 'Verbe écrit et muet' – est la religion de la Parole éternelle du dieu vivant et incarnée dans le Messie, où donc est le Messie en lequel s'est incarnée la parole et en lequel elle demeure vivante – ce qui est là sa caractéristique à la différence de toute autre – à tout jamais grâce à sa vie qui doit, en fonction de cette logique, demeurer continue et permanente à tout jamais et sans interruption ? Il est mort, a été mis au tombeau et sa dépouille a disparu sans retour. La Parole est-elle morte, a-t-elle disparu, s'est-elle anéantie avec la disparition de son corps en lequel elle s'était incarnée, se distinguant ainsi de tout autre Verbe divin. Et de ce Messie, dont certains doutent même qu'il ait jamais existé, que saurons-nous s'il n'y avait la Bible (*al-Kitâb al-Muqaddas*) que Dieu a composé en collaboration avec des dizaines d'auteurs inconnus, parce qu'il est incapable d'en composer un seul, et tout seul ? ».

C'est pourquoi Md Talbi justifie sa conclusion : « Nous ne comprenons rien au credo de Nicée », tel que Constantin en a fait le symbole de la foi chrétienne en 325, après en avoir donné la version arabe. Une dernière question est par lui posée : « Est-ce que le dieu père a voulu le salut (*khalâs*) de l'homme ou a-t-il voulu sa perte ? ». Pour lui, il ressemble au Yahweh de l'Ancien Testament et le mythe de la croix n'y a rien changé ! D'où sa conclusion : « Le complexe de Yasû' est le contraire de celui d'Œdipe : le père tue le fils et monopolise le sexe », car il y reprend l'histoire du « mariage des fils de Dieu avec les filles des hommes » (Gn 6, 1-4), se demandant si ce dieu père est monogame ou polygame. « Paul n'ignorait rien des aventures passionnelles des dieux de l'Olympe, surtout celle du premier d'entre eux, Zeus, avec Europe, la plus belle des filles de l'homme. Or nous découvrons, dans les deux Testaments de la Bible, que les traits du dieu père ressemblent beaucoup à ceux de Zeus. Le dieu père engendra un grand nombre de fils, et lorsqu'Adam fit usage de son sexe, il le chassa du jardin car il voulait se réserver l'usage du sexe à lui seul ». Etrange constat, qui a pour « finale » : « C'est ainsi que Paul, grâce à son génie, fit d'une hérésie du judaïsme la première et la plus influente des religions du monde ».

L'Histoire d'un affrontement

La dernière page du livre, *L'horizon est ouvert*, se présente sous la forme d'un tableau de « la lutte entre le Christianisme et l'Islam » en 5 périodes. « La 1^{ère} période (6 siècles, de 622 à 1212) voit la supériorité de l'Islam : elle va de l'hégire et du début du califat à la défaite des Almohades à Las Navas de Tolosa, en Andalousie. La 2^{ème} période (3 siècles et demi, de 1212 à 1571) voit le début de la supériorité du Christianisme et de l'Occident : elle va de cette défaite des Almohades à celle de la flotte ottomane à Lépante. La 3^{ème} période (3 siècles et demi, de 1571 à 1920) voit la supériorité du Christianisme et de l'Occident ainsi que l'occupation de tous les pays d'Islam : elle va de cette défaite de Lépante au traité de Sèvres et à la chute du califat. La 4^{ème} période (un demi siècle, de 1920 à 1962) voit la descente de l'Islam au fond du gouffre et le succès de la résistance : elle va du traité de Sèvres et de la chute du califat à la fin de la guerre d'Algérie et de l'occupation des pays d'Islam. La 5^{ème} période (un demi siècle, de 1962 à 2007) voit le christianisme, sous la direction de l'Amérique et avec la bénédiction du Pape, entreprendre contre l'Islam une 9^{ème} croisade, conformément à sa tradition et à sa théologie : elle voit l'établissement de la dictature et l'échec des mouvements démocratiques dans l'ensemble du monde arabe.

L'enjeu, l'avenir

Md Talbi propose alors son dernier mot, car tel est *L'enjeu : notre avenir est entre nos mains* : « Nous nous trouvons aujourd'hui à un tournant important et décisif. La désislamisation pense qu'il n'y a de résurrection qu'en mettant l'Islam au tombeau et en s'en libérant. Le salafisme pense que le salut (*najât*) consiste à revenir aux Pieux Ancêtres. Je pense que notre succès (*najâh*) exige l'abandon de toutes les écoles canoniques et des prescriptions juridiques qu'elles ont élaborées, lesquelles étaient utiles en leur temps mais ne le sont plus de nos jours, perdant ainsi leur caractère obligatoire, car elles relèvent de constructions humaines. Notre succès, au niveau religieux qui seul nous intéresse dans ce livre, dépend d'un retour au Livre d'Allâh, qui seul oblige tout musulman d'entre les Gens de la Qibla, quant à la foi, au témoignage, à l'adoration et au comportement, et dont la lecture est une lecture vectorielle et contextuelle, toujours actualisée et toujours tendue vers l'avant, n'étant ni salafiste ni rétrograde, mais se développant à la lumière d'Allâh et de ce qui correspond à la tradition de Son envoyé. Ce sera là l'objet du 2^{ème} tome du présent ouvrage où j'entends m'adresser à ma communauté et à nul autre d'entre les Gens des passions mauvaises et des autres religions ou d'entre ceux qui se sont desquâmés de la leur. C'est de Dieu que nous implorons le secours et le succès (fin de rédaction au matin du samedi 13 safar 1428/3 mars 2007) ».

Pour que notre dialogue soit serein...

Le livre du Professeur Md Talbi a surpris collègues et amis de tous horizons culturels et spirituels. N'avait-il pas publié son *Plaidoyer pour un islam moderne* avec une préface d'Abdelmajid Charfi qu'il dénonce désormais comme « le théoricien de la désislamisation » ? Que s'est-il donc passé et pourquoi cet acharnement à dénoncer les périls de celle-ci, ainsi que les méfaits du christianisme ? Deux réactions de musulmans tunisiens peuvent ici introduire à un meilleur dialogue avec la partie chrétienne en vue d'une franche explication.

Zyed Krichen, de la rédaction de *Réalités* (Tunis)

Zyed Krichen, de la rédaction de *Réalités* (Tunis), titre ses interrogations « Mohamed Talbi règle ses comptes ». Selon lui, son intention première est la réfutation des intellectuels islamologues désislamisés. Il ne leur dénie pas le droit à la désislamisation, mais il les accuse de « duplicité du discours et malhonnêteté intellectuelle ». S'il « se refuse à être un apologiste, il sera néanmoins polémique et parfois même polémiste », car pour eux, dit-il, « la modernité consiste à sortir de l'Islam et à désacraliser le Coran ». Et Zyed Krichen de conclure ainsi ce chapitre : « Tous ceux qui ont eu Md Talbi pour professeur se souviennent que le Maître leur a toujours enseigné de dissocier la foi de la démarche scientifique. Le Professeur s'est-il appliqué à lui-même cette devise ? Les deux chapitres sur la doctrine désislamisée nous incitent à penser le contraire ! ».

Rappelant que Md Talbi préférait « le respect têtue » à « la simple tolérance » en matière de dialogue avec « les religions du Livre », il constate qu'il cite longuement les textes de la Bible tout en réaffirmant leur caractère falsifié « pour montrer l'impossibilité que de telles idées, ou images, puissent être attribuées à Dieu ». Et de dire alors : « Nous sommes loin, très loin, du dialogue des religions fondé sur le respect mutuel des croyances. Md Talbi se comporte à la fois comme un théologien polémiste musulman de l'âge classique et en historien des religions pour lequel le sacré est un long processus humain. Sauf que ce mariage entre l'homme de science et l'homme de foi est contre nature : soit on applique les arguments de l'histoire des religions à toutes les religions, auquel cas ce que Talbi nomme la doctrine désislamisée redevient légitime et pertinente (On peut aller même plus loin : si le Christianisme est une hérésie juive, l'Islam serait lui aussi une hérésie chrétienne ou judéo-chrétienne, comme le soutiennent certains historiens), soit on se contente de la posture de l'homme de foi, respectueux de toutes les croyances. Dans cet entre-deux, Md Talbi n'a été ni totalement l'un, ni totalement l'autre. Le dialogue s'est souvent transformé en invectives contre les gens (les désislamisés), contre les idées (la désislamisation) et contre les croyances (le Judaïsme et le Christianisme) ».

Sâmî Brâhim, chercheur à l'Université tunisienne

Quant à Sâmî Brâhim, chercheur à l'Université tunisienne, il intitule sa critique, en arabe, *Li-yatma'inna 'aqlî*, « Pour que ma raison soit sereine ! ». Pour lui, Md Talbi se contredit en ses chapitres contre les désislamisés, confondant exigences de la foi et requêtes de la science : puisqu'il n'y a « pas de contrainte en religion », le désislamisé est certes libre de son choix, mais alors pourquoi instituer une inquisition pour l'exclure de la *Umma* musulmane et remettre en vigueur le système de la *millet* (refus de la commune « citoyenneté »). S'agissant du dialogue, il constate que Md Talbi pratique « la politique des deux mesures » : il refuse toutes les fausses hallucinations que l'orientalisme attribue au fondateur de l'Islam, mais il se dépêche de les affirmer tout autant pour discréditer le christianisme et son fondateur, qui serait Paul de Tarse, sans épargner maintes accusations gratuites à l'encontre de Jésus (feu, sabre, contrainte, *jihâd*). Et surtout il constate que sa « théologie du dialogue » consiste à le tuer dans l'œuf, en bon propagandiste (*dâ'iya*) qu'il est devenu : manque de respect pour les croyances de l'interlocuteur et oubli des apports chrétiens d'*Islamochristiana* et de *Se Comprendre*. Il l'invite donc à être plus juste et cohérent en ses écrits et à être ainsi fidèle à lui-même. Et de le renvoyer au Coran « Ô vous qui croyez ! Tenez-vous fermes comme témoins, devant Dieu, en pratiquant la justice. Que la haine envers un peuple ne vous incite pas à commettre des injustices. Soyez justes ! La justice est proche de la piété. Craignez Dieu ! Dieu est bien informé de ce que vous faites » (5, 8).

L'évolution de ces dernières années

Ceux qui lisent l'hebdomadaire francophone *Jeune Afrique* (JA) n'ont pu que retrouver dans le livre, en thèse élaborée, tout ce que Md Talbi y a exprimé au cours des dernières années. Un long article y avait proposé son « Plaidoyer pour un islam moderne » (JA n° 1930, 06-12.01.98) et sa « lecture vectorielle » du texte coranique : « Je veux redonner la parole à Dieu, y disait-il, contre ceux qui l'ont accaparée et prétendent en être les seuls interprètes infaillibles », car si « la lettre, c'est couper la main ; la finalité, c'est assurer la justice et protéger la société ». Et d'ajouter : « La foi n'est pas une abdication de l'intelligence. Le croyant n'est pas un diminué mental. Dieu admet que l'homme questionne et se questionne pour purifier sa foi ».

Ardent défenseur de cette « lecture vectorielle », convaincu que « Tout, dans le Coran, invite à la liberté de pensée » (JA n° 2057, 13-19.06.00), il répondait bien vite à la question « Le Coran déprécie-t-il la femme ? » (JA n° 2082, 05-11.12.00), s'expliquant sur les 4 versets qui font problème (2, 223 ; 2, 228 ; 2, 282 ; 4, 34).

Mais c'est avec « Le Christ et son double » (JA n° 2143, 04-10.02.02) qu'il exposait, à partir des hypothèses scientifiquement insoutenables d'Israël Knohl en son livre *L'autre Messie*, sa « thèse des deux Messies », l'un royal et politique, Yasû', rebelle à Rome et crucifié, et l'autre sacerdotal et prophétique, correspondant au 'Îsâ coranique. La recension de ce livre par Pierre Grelot (*Esprit et Vie*, n° 45, nov. 2001) y voit objectivement un roman pseudo-scientifique. Pourquoi donc Md Talbi n'accepte-t-il pas les conclusions de l'exégèse chrétienne quant au contraste entre Mt 1, 1-16 et Lc 3,

23-38 et lui préfère-t-il la sienne ? Cette thèse l'autorise ensuite à comparer « Djihad coranique et djihad biblique » (JA 2180-2181, 21.10.02-03.11.02), suite à la publication de mon livre *Dialogue islamo-chrétien à temps et contretemps* (2002) où le ch. 4, *L'Islam et la paix*, lui a déplu... en 2002, alors qu'il n'en avait fait aucune critique lors de sa parution dans *Islamochristiana*, en 1987 (n° 13, pp. 9-29). Et d'insister sur le « djihad biblique » du Messie politique (à la suite du Livre de Josué) et les méfaits historiques de l'Eglise, anticipant par là ce qu'il en dit surabondamment dans son dernier livre.

A la question « Le prêt à intérêt est-il interdit par l'islam ? » (JA n° 2189-2190, 22.12.02-04.01.03), il répondait en prenant le parti de Tantaoui contre Qaradhaoui. Toujours fidèle à sa ligne, il interroge ensuite son lecteur : « Vous avez dit islamophobie ? » (JA n° 2262, 16-22.05.04), pour lui rappeler qu'esclavage, intolérance, enfer, violence, inégalité homme-femme, sont les caractéristiques du monde chrétien. Ce qui l'amène à parler plus tard « De la supériorité culturelle occidentale » (JA n° 2315, 22-28.05.05) chantée par Victor Davis Hanson (*Carnage and Culture. Landmark Battles in the Rise of Western Power*), dont il dit qu'elle n'est que « violence étatique, donc légale, démocratique et morale, selon Bush », rappelant « ce qui motivait Alexandre et ses Macédoniens, le plaisir de tuer ». Sa position est claire : « Islam-Occident : une nouvelle mystification » (JA n° 2324, 24-30.07.05) avec la « pseudo- alliance des civilisations » imaginée par l'Espagne et la Turquie, thème qu'il reprend aussitôt avec « Intox et liberté » (JA n° 2353, 12-18.02.06) où il s'en prend à toutes les caricatures, historiques et modernes, de Mohammed. Plus incisif que jamais, il y affirme que « le Concile de 680 a jeté l'anathème sur l'islam », alors qu'il s'y agissait de la simple condamnation du monothélisme (hérésie en matière christologique).

Vint enfin un article audacieux intitulé « La charia ou l'islam, il faut choisir » (JA n° 2346-2347, 25.12.05-07.01.06), où il prône « l'abandon pur et simple de la Loi islamique telle qu'elle a été conçue il y a dix siècles » et où il précise ce qu'il pense d'Abdelmajid Charfi, de Mohamed Arkoun, de Hichem Djaït et de Tariq Ramadan. Dans une longue interview, publiée dans *Le Monde* du 23.09.06, il résumait son attitude d'ensemble, sans se faire d'illusion sur la pensée de Benoît XVI, à la suite de la conférence de Ratisbonne : « Je connaissais les écrits de celui qui a été le cardinal Ratzinger, y dit-il. Je savais que, pour lui, comme pour beaucoup d'Occidentaux, l'islam est synonyme de violence, et je le déplore. Mais la liberté ne se divise pas. Le pape a eu raison de donner son opinion sur l'islam, avec franchise et sincérité ».

Et maintenant ?...

C'est bien à partir de cette dernière affirmation qu'il conviendrait de reprendre ou de poursuivre le dialogue, nonobstant les préjugés accumulés et les hypothèses assumées, mais comment faire après de telles prises de position où foi et raison, passions et rancœurs s'entremêlent indûment et compliquent toute explication impartiale ? Md Talbi, après s'être longtemps engagé dans le dialogue entre musulmans et chrétiens, bien qu'il y ait toujours dénoncé le « dialogue hameçon », reprend à son compte toutes les formes classiques de la polémique islamique contre le christianisme, les enrichissant de tous les apports que lui offre, à ce sujet, la critique libérale occidentale. La falsification des « premières Écritures » demeure la pierre angulaire de son accueil de la Bible et la lecture « littéraliste » de celle-ci, quand il y recourt, ne cesse pas d'étonner les chrétiens : la parabole des dix vierges autoriserait la polygamie jusqu'à dix épouses, « apporter le feu » (ou « la division ») signifierait la guerre et la génocide, etc...

Un vrai dialogue supposerait que l'on se mette, au préalable, à l'écoute des uns et des autres pour mieux se comprendre dans nos modes différents de lire nos Écritures, de les interpréter et de les mettre en pratique, tout comme il impliquerait que l'on respecte le credo, les rites et la morale des uns et des autres tels qu'ils sont présentés et vécus, en essayant de les comprendre « comme du dedans ». Il ne devrait pas omettre de s'interroger sur les expériences ascétiques et mystiques, de part et d'autre, et sur l'histoire de la sainteté que nos traditions religieuses représentent, chacune à sa manière, dans l'histoire des hommes, une histoire faite de péché et de grâce, de pardon et de réconciliation. Md Talbi avait promis, en 1981, que, du côté musulman, un livre viendrait correspondre à celui, catholique, des *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*. Faut-il dire qu'on l'attend toujours ou bien devrait-on considérer ce *Li-yatma'inna qalbi* comme la réponse à cette attente ? Dans ce dernier cas, comment l'accueillir non sans tristesse et déception, puisque l'auteur y déclare renoncer à ce qu'il écrivait en faveur du dialogue, il y a plus de 35 ans !

Nous avons donc encore beaucoup à apprendre des uns et des autres pour mieux nous connaître et accepter tels que nous sommes et, par suite, nous respecter et nous estimer sans préjugés. Mais comment comprendre alors qu'après avoir lu la Bible et le Catéchisme de l'Eglise Catholique, Md Talbi en arrive à ce degré d'acrimonie et de polémique, ne voyant chez « l'autre » que ce négatif qu'il s'est acharné à décrire et à dénoncer en ses pages ? Et pourquoi tout résumer enfin en cette ultime page où, selon lui, l'histoire de nos rapports ne serait que *La lutte entre le Christianisme et l'Islam* ? Faudrait-il être partisan à ce point ? Et qu'entend-il par le mot *Islam* en sa conclusion de l'article sur les deux *djihad*-s : « Frappez donc l'Irak, Monsieur Bush ! Mais soyez sûr : jamais vous ne liquiderez l'Islam ! ». Attribuons ces propos peu amènes aux réactions suscitées chez Md Talbi par des événements politiques qui nous échappent.

Il est préférable de faire nôtre le titre qu'il donnait à son article de *Prologues* (n° 10, 1997, Casablanca, pp. 62-66) : « Dieu, garant du dialogue », car c'est bien là une conviction commune à tous les hommes de bonne volonté dans leur effort de rencontre et de collaboration au service de leurs frères en humanité. Et c'est bien ainsi qu'il convient d'achever les rapides réflexions que suscite ce livre qui nous désoriente et nous interpelle tout à la fois. Ne sommes-nous pas tous au service d'une même cause, non pas celle de l'Islam ou du Christianisme, mais bien celle de l'homme, de tous les hommes, et surtout celle de Dieu « qui aime les hommes » ?



SE COMPRENDRE

Rédaction: J.M. Gaudeul

SMA Se Comprendre - 5, rue Roger Verlomme - 75003 Paris - France

Tél. 01 42 71 84 54

Fax: 01 48 04 39 67

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

France: 30 € - Etranger: 35 € - Envoi par e-mail : 15 € - CCP SMA Se Comprendre 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org>

adresse e-mail: contact@comprendre.org